

EN ROUTE POUR LE VENEZUELA

Les compagnons de voyage de Lord Byron étaient trop heureux d'échapper aux tracasseries du pouvoir autrichien, mais rien ne leur disait qu'ils seraient plus tranquilles dans ce nouveau pays en proie aux soubresauts d'une révolution qui ne devait guère agréer au gouvernement espagnol. Celui-ci avait d'ailleurs envoyé d'Espagne de nouvelles troupes et renforcé ses garnisons autour de Caracas. Tout le long de la traversée de la Méditerranée, lorsque la mer était calme, les discussions à ce sujet avaient été vives. Finalement, Trelawny et son équipage de têtes brûlées, qui n'avaient rien à perdre dans l'aventure, s'étaient mis d'accord pour suivre la route classique qui, par Gibraltar et les Açores, rejoint la côte sud de la Floride avant de faire escale à Kingston, la capitale de la Jamaïque. Un port où leur bateau trouverait aisément refuge s'il fallait y rester un certain temps avant de reprendre la mer. Byron savait que Bolívar y avait autrefois été exilé et que l'équipage y serait à l'abri et que lui-même pourrait y avoir des nouvelles fraîches des derniers développements des événements...

Après des semaines de navigation parfois hasardeuse, le *Bolívar* avait enfin atteint la mer des Caraïbes, guidé par Trelawny dont tout l'équipage, tout de même un peu inquiet au départ, avait fini par louer les éminentes qualités de navi-

gateur expert à éviter les récifs et les passages infestés d'algues. Son expérience de la mer acquise un peu partout dans le monde les avait finalement rassurés... Ils se reposaient maintenant dans une darse ensoleillée de Kingston, un port à l'abri des tempêtes où le navire de Byron aurait besoin de plusieurs jours de calfatage avant de reprendre la mer et d'affronter les multiples dangers qui les attendaient au Venezuela.

Le poète était heureux de pouvoir reposer son pied bot qui le faisait horriblement souffrir après une aussi longue traversée. Heureusement, il avait pris soin d'emporter tout un attirail d'onguents et de pansements en prévision des crises les plus aiguës et quelques jours au soleil de l'île lui feraient le plus grand bien.

Même si beaucoup de gens parlaient créole, on pouvait se faire parfaitement comprendre en anglais dans cette île sous domination britannique. Le problème de la langue ne se posait donc pas bien que, pour plus de sûreté, Byron se fût muni d'un manuel de conversation en castillan qu'il s'était procuré à Gênes avant de partir. Passionné de langues étrangères — il avait même autrefois appris l'arménien dans un monastère de Venise ! —, il avait consacré une partie de la traversée à s'imprégner de la langue de Cervantès.

CHEZ LE GOUVERNEUR DE LA JAMAÏQUE

Après avoir pris quelques jours de repos bienvenus, qu'il avait mis à profit pour mieux s'imprégner du climat de l'île, très chaud en cette saison, il s'était rendu chez le gouverneur, un homme âgé qui avait connu Bolívar au temps de son exil à la Jamaïque. Très flatté de cette visite du poète le plus célèbre d'Angleterre qu'il ne s'imaginait pas rencontrer en Amérique, le duc de Manchester l'avait reçu avec tous les honneurs dus à son rang et les deux hommes eurent tôt fait de sympathiser autour d'une bouteille de punch. Dans son île, si proche des côtes du Venezuela, le gouverneur suivait de près les événements qui avaient bouleversé la vie coloniale, si paisible jusqu'alors. Le duc lui fit un portrait très flatteur du Libertador qu'il avait connu dix ans auparavant, dans des conditions bien difficiles pour l'ennemi juré des Espagnols.

— *Je me souviens très bien du jeune Bolívar dans ces années 1812-1813. Il s'était réfugié ici après ses premiers échecs contre une armée espagnole encore très puissante qui avait forcé le général Miranda, un militaire pourtant aguerri sur tous les champs de bataille d'Europe et d'Amérique, à capituler. Grâce à l'amitié de Pétion, le président d'Haïti, notre voisin, Bolívar avait pu reconstituer ses forces avant de reprendre les armes. Depuis, il s'est révélé un vrai chef que ses victoires ont conforté. C'est un homme*

remarquable que vous aurez plaisir à connaître, j'en suis sûr. Pas un simple militaire avide de conquêtes, à la manière de Napoléon, qu'il n'estime guère, depuis qu'il a assisté à son couronnement dont le faste ne l'a point convaincu, mais un homme qui a un véritable projet et qui sait où il va. Vous aurez sans doute l'occasion de l'entendre parler aux foules et d'apprécier ses discours vibrants qui emportent l'adhésion. Vous vous apercevrez vite de l'envergure de ce personnage hors du commun. Il ne se contente pas de se battre sur le terrain, mais ses qualités d'administrateur et d'homme politique ont impressionné beaucoup de ses proches qui l'ont vu à l'œuvre.

Mais avant de le rencontrer, il me semble qu'il vous faudra vous habituer à ce pays, si différent de l'Italie, et à un nouveau genre de vie qui n'a rien à voir avec la mentalité des Italiens. Nous autres créoles avons tendance, nous aussi, à prendre la vie du bon côté, mais le travail ardu ne nous manque pas dans ce pays qu'il faut défricher avec ténacité. Malheureusement, les événements politiques ont fortement bouleversé cette colonie où ont pénétré les ferments de la Révolution française que les Espagnols n'apprécient guère, eux qui ont eu récemment maille à partir avec les troupes de Napoléon. Et depuis que le Général a reconquis une partie du territoire du Venezuela, les habitants s'inquiètent d'un avenir qui leur paraît pour le moins incertain.

— Certes, mais si j'en crois la rumeur qui court sur la bonne étoile de Bolívar, les choses vont peut-être changer. Après tout, la révolution américaine a bien montré que même une armée inférieure en nombre peut réussir là où le

sort lui est particulièrement défavorable. Et Washington n'a pas connu que des victoires.

— *Que le ciel vous entende, Milord ! Quant à moi, je doute parfois de cette chance qui accompagnerait le Libertador. Il n'a pas toujours réussi dans ses entreprises contre nos ennemis espagnols comme l'a prouvé son échec face à Monteverde, un général qui a la confiance du gouvernement de Cadix. On attendait beaucoup à cette époque de Miranda, vu ses états de service à Valmy et en Amérique où il s'est distingué par sa bravoure. Mais il a fini par échouer à Puerto Cabello, une place-forte pourtant solide dont il n'est sorti que pour se rendre et aller croupir à Cadix en prison. Et peut-être a-t-il eu tort de se fier à un Bolívar encore bien jeune et inexpérimenté, mais celui-ci est un homme intelligent qui a beaucoup appris de ses échecs. Il a su, depuis, améliorer sa tactique et profiter des circonstances favorables tout en s'entourant d'amis et d'officiers capables.*

Comme vous le verrez vous-même, la situation est loin d'être stable dans ce pays livré à tant de bouleversements depuis le début du siècle. Croyez que les Jamaïcains, qui sont tout près du théâtre des opérations, ne manquent pas d'être inquiets et aspirent à la paix. Depuis les derniers événements, le gouvernement anglais redoute de voir la guerre s'étendre dans les Caraïbes si proches du Venezuela. Portons donc un toast à la santé du Libertador, qu'il réussisse dans son entreprise insensée de libérer ce pays, puisque son intention n'est pas d'asservir le peuple !

Le duc avait levé son verre en un vibrant hommage au Libertador :

— *Ce Simón Bolívar est un homme de la côte ouest dont l'origine créole plaide en faveur de sa connaissance appro-*

fondie des populations qui l'entourent. Il a hérité de sa famille le vaste domaine de Santa Marta, en bordure de la mer des Caraïbes, dont il connaît bien les habitants, les créoles comme les métis... Sans parler des noirs qui travaillent sur ses plantations de coton et de canne à sucre et qu'il traite avec humanité. Je pense vraiment qu'il est l'homme de la situation. En attendant, si vous désirez mieux le connaître, vous pouvez consulter sa Lettre à un habitant de la Jamaïque, écrite lors de son séjour d'exil en 1812, que nous avons gardée précieusement dans nos archives. Vous y trouverez exprimée clairement sa vision de la politique et surtout son projet de libération du Venezuela.

Et puisque vous ne connaissez pas encore ce pays, tant que vous êtes mon hôte, pourquoi ne tenteriez-vous pas l'ascension du Blue Mountain Peak ? Cette éminence n'est pas loin d'ici, et par temps clair, on aperçoit parfaitement les côtes du Venezuela et même le port de La Guaira qui donne accès à la capitale Caracas. Cela vous donnerait une idée de l'immensité de ce pays et des dangers auxquels vous allez vous heurter. Je ne vous cacherai pas qu'ils sont nombreux, et pas seulement pour les adeptes de la révolution !

Le gouverneur s'était levé, mettant un terme à l'entretien par un vigoureux *abrazo* à la mode créole :

— Good luck, Milord ! et n'hésitez pas à venir me trouver si vous avez besoin de quoi que ce soit. Je vois que votre entreprise vous tient à cœur et je ne voudrais pas vous en dissuader, mais vous allez vous heurter, j'en ai peur, à des obstacles peut-être insurmontables. Pour plus de sûreté, d'ailleurs, dès que vous l'aurez décidé, je vous ferai accompagner par un aviso aux couleurs de l'Angleterre pour éviter que vous ne fassiez de mauvaises rencontres en mer des Caraïbes.